

la pensée : — Mais d'où viens-tu ? Qu'as-tu fait depuis plus de huit jours ? Diable de fou ! je t'ai cru noyé ou pendu. Que tu es radieux ! que t'est-il donc arrivé ? — Charles, mon bon Charles, réjouis-toi : je suis heureux, mais passionnément heureux ; mais pas ici, pas dans cette rue, dans cette chambre. Adieu, adieu ; il faut que je te quitte. — Je ne te quitte pas, moi, car sérieusement tu es fou. — Non, non, de grâce, ne me suis pas ; respecte le secret d'un ami ; sache seulement que je cours où m'attend le dernier degré de la félicité... Retenant Ernest avec violence : — Je veux savoir non ce bonheur, mais où il t'attend ? parle ; ne suis-je plus ton frère, ton compagnon d'enfance ? — Hé bien, puisque tu veux savoir où je suis heureux, je le suis à la Morgue. — A la Morgue !... Que la peste t'étouffe !... Ernest était déjà loin. Pourtant il faut se décider à quelque chose : cette jeune fille ne peut rester dans un pareil lieu ; elle ne voudra pas se confier à moi ; cependant je l'aime, je l'adore ; je ne sais d'où elle vient, qui elle est, n'importe ; elle est jeune, elle est belle, innocente, un cœur de vierge ; car sous cette charmante enveloppe elle n'a pas encore aimé peut-être : quel ravissement d'être son premier amour ! Il était près d'elle. — Mademoiselle, vous avez un nom ?.. Elle pâlit.. Comprenez-moi, un nom reçu au baptême. — Je ne l'ai plus.

Mais... en grâce, ne me faites plus cette question... Oh ! bien oui, j'ai un nom, un nom honorable, illustre ; j'ai encore un nom d'enfance. Ma mère porte aussi un nom qui n'est pas le mien, parce que mon père est mort et remplacé ; celui-ci pourtant m'a élevée, il m'a vue au berceau, c'est affreux !... Monsieur, je vous dois l'air que je respire ; encore un bienfait : nommez-moi d'un nom nouveau ; car le mien, il me glace le sang... Puis une grâce : ne m'interrogez jamais ; n'est-ce pas, mon frère, mon bienfaiteur ?... Fille d'une destinée bizarre, sombre, incompréhensible, que ce soit le ciel ou l'enfer, la vertu ou le crime qui t'ait jetée dans mes bras, tu n'en sortiras plus ; tu y vivras, tu y mourras, ou j'aurai perdu la vie ou la raison. Je trouverai une retraite inaccessible où je t'emporterai, et, loin de toute communication avec ces êtres dégradés qui t'ont méconnue, nous confondrons nos deux existences et nous passerons inaperçus sur cette terre, comme deux oiseaux solitaires qui s'aiment, vivent et meurent on ne sait où... Viens, viens, ma bien-aimée ! il l'avait saisie, et la serrait avec transport. — Ernest, je sais que je ne puis disposer de moi, puisque, faible, abandonnée, je ne puis implorer personne ici ; mais vous n'abuserez pas de votre ascendant et de ma faiblesse : vous ne pouvez donner votre nom à la pauvre inconnue

et elle ne peut vivre sous le même toit que vous. —Être surnaturel, réponds-moi? ton cœur a-t-il jamais battu contre un cœur adoré? As-tu reposé ta tête sur le sein d'un amant? As-tu enlacé ta vie à la sienne comme la liane au noble chêne de la forêt? As-tu respiré l'amour sur des lèvres brûlantes? ne t'effarouche pas! dis : as-tu aimé dans ta vie de vingt ans? —Non, non jusqu'à ce jour... —Jusqu'à ce jour! alors viens essayer. —Je ne le puis, je ne le dois pas. —Tu es donc de marbre, ingrate? tu n'as donc de l'âme que la beauté extérieure? parle... parle donc! —Malheur! malheur! que ne suis-je morte, noyée! oui noyée, car je ne suis pas de marbre, je ne suis pas non plus une ingrate... Et elle se serrait de toutes ses forces contre son sauveur. —Tu vois bien que tu m'aimes; tu vois bien que tous deux la passion nous dévore : qu'attends-tu pour me suivre? —L'ordre du Ciel, qui ne me sera jamais donné. —Tais-toi, avec ton Ciel inconnu : est-ce que l'amour brûlant ce n'est pas le Ciel, ton Dieu n'est-il pas lui-même l'essence de l'amour? —Silence! Ernest, vous blasphémez... Elle était tombée à genoux, les cheveux et les vêtements en désordre; ses joues et son front se confondaient de blancheur; dans ses yeux seuls rayonnait la vie, la vie de vingt ans, cette vie de feu qui brûle, qui consume, qui fait circuler de la lave ardente

dans les veines d'un amant. Belle, suppliante, que demandait-elle?... Elle a été comprise. —Tu le veux? ce sera... Prompt comme l'éclair, il est chez son ami Charles. — Un service, et point de question! décide ton cousin, ce jeune abbé enthousiaste, fanatique, à me marier ce soir à minuit, sans autres préliminaires qu'une sainte bénédiction, entends-tu? —Ce que tu demandes est impossible, Ernest. —Alors je le tuerai, je me tuerai, elle aussi... car il faut que ce soir elle soit ma femme : toi et le gardien de la Morgue serez mes témoins; mais cours, et qu'il se détermine, car tu me connais!... Enfin à minuit elle était dans une voiture à côté d'Ernest; ils entrèrent dans une vieille église; le prêtre les attendait à l'autel, il les bénit; et la fille sans nom en avait un maintenant; et la voiture vole de nouveau comme un char aérien. Bientôt ils descendirent à une maison isolée et entourée d'un bois; un petit nombre de serviteurs dont on avait acheté le silence les reçurent. Ils trouvèrent tout préparé pour les recevoir. L'intérieur de cette retraite était élégant et commode; partout y régnait le bon goût; on y reconnaissait les soins de l'amour. Un parc immense renfermait les diverses productions des contrées lointaines, des fleurs en profusion, des arbres majestueux, des bosquets odorans, et la Seine, la Seine qui bor-

daît le terrain. *Stella* (ainsi l'avait appelée Ernest) voulait toujours voir ce fleuve qui l'avait rejetée de son sein sur celui de son ami, de son amant, de son époux. Qu'ils étaient heureux dans cette solitude enchantée qu'aucune voix étrangère ne venait troubler, que les pas d'un indifférent ne profanaient jamais ! ces deux êtres s'étaient placés en dehors de la chaîne sociale, et ne vivaient que d'eux-mêmes. Cette jeune femme, pleine de passion, de génie, pure comme son ciel, improvisait une existence nouvelle, poétique, inconnue pour Ernest ; tous deux libres, seuls, sans soucis, sans craintes, sans rien du dehors qui les troublât, ils s'adoraient ; leurs veilles et leurs songes se ressemblaient de bonheur, leurs jours étaient saturés de délices inouïes : incompréhensibles épanchemens de l'âme, étreintes amoureuses, larmes brûlantes, saintes voluptés, joie, délire, secret de tous les mystères, union ineffable, c'était leur vie de toutes les heures, de toutes les minutes, une vie de fête, une vie qui n'est pas long-temps de ce monde.

Le temps pouvait courir, rapide, inexorable : ils ne s'en doutaient pas ; déjà l'automne s'annonçait par les teintes variées du feuillage ; Ernest avait fait quelques absences pour ne pas laisser planer de soupçons ; Charles était dis-

cret et ne demandait rien ; personne ne soupçonnait l'existence de *Stella*, qui bornait ses courses aux allées du parc et du bois. Un jour Ernest rentre avec un air sombre, ses sourcils se rapprochent, sa voix est altérée, ses mouvemens sont brusques ; *Stella* lui fait plusieurs questions qui restent sans réponse ; elle propose la promenade du soir, il est fatigué ; elle cherche à le distraire, il ne le voit pas. — Êtes-vous malade ?.. — Non.... Elle pleure. — Pourquoi pleurer ? c'est ennuyeux, des pleurs ! — Ses larmes cessent. Voici, dit-elle, la première soirée d'orage ; demain peut-être fera-t-il beau. — Le lendemain il prétexte une affaire, et reste huit jours sans donner de ses nouvelles. Il revient ; mais il est plus triste, plus morose que jamais ; il se plaint de tout et parle d'ennui. Il fait encore plusieurs absences prolongées. Pour le coup *Stella* s'inquiète ; elle n'ose s'avouer ce qu'elle soupçonne ; mais la femme la plus simple est si clairvoyante, elle tient si vite notre secret ! — Ernest, lui dit-elle avec une voix timide, est-ce que tu ne m'aimes plus ? — Si je t'aime ! — Alors pourquoi ce changement subit, ces absences, cette humeur mécontente ? — Pourquoi ? pourquoi ? peu t'importe ; penses-tu qu'on n'ait jamais ni soucis, ni chagrins ? — Non ; mais on peut les partager. — Il en est qui te sont étrangers, ce sont les miens. — Le mot est

dur.—Elle se tut. Elle épia son mari; elle le fit adroitement parler, recueillit des mots qui lui servirent d'indices. Ah! plus de doute; elle l'avait pressenti : il est infidèle. Elle le saura, et de sa propre bouche encore. Depuis trois jours il se retire dans sa chambre après le dîner : dès ce soir elle fera une tentative, elle l'interrogera. Elle est décidée, ferme; l'amour lui donne de l'audace. N'hésitons pas. Elle est chez lui; mais il est absent. Elle le demande aux gens de la maison; ils ne l'ont pas vu sortir. Désespérée, elle le cherche partout, elle l'appelle; il ne répond pas, il est parti. Elle va dans le parc chercher de la fraîcheur; elle brûle, elle est consumée; la jalousie insinue tous ses poisons dans son cœur; ils le corrodent, ils le dessèchent de douleur. O jalousie! passion cruelle et dévorante qui tue tout, excepté l'amour, qui glace et qui brûle, qui fait ramper l'orgueil, et fait aimer avec de la haine et du mépris; tempête effrayante de l'âme, tes bouleversements sont incroyables! rien ne résiste à ta fureur, et l'enfer semble moins éternel que tes tourmens!... Elle s'est jetée sur l'herbe humide, les dernières fleurs de l'été s'effeuillent sur sa tête; voici que des pas se font entendre, elle tressaille, la nuit est avancée; quelqu'un la saisit, c'est Ernest.—Stella, pourquoi si tard ici? tu vas te faire mal.—Que t'importe, puisque tu

ne m'aimes pas?... Ces mots expirent sur ses lèvres tremblantes. Il veut la presser sur son cœur; mais il ne sait plus l'étreindre, et il la repousse doucement. Alors fière, blessée, elle relève sa tête abattue, et avec un regard effrayant de pénétration : —Ernest, tu me le diras, ce secret! je veux le savoir : dis la vérité; je t'adjure, au nom de l'honneur, de me répondre avec franchise; surtout point de vil mensonge. Aimes-tu ailleurs? —Stella, Stella, c'est une fièvre du cœur, une illusion d'un jour, une fantaisie passagère; je te reviendrai... Si tu savais!... Si elle l'avait vue! Oublions sa présence... Qu'elle est séduisante! comme ses grands yeux noirs vous fascinent! comme elle vous enlace, vous fait étouffer d'amour! Quelle énergie de passion! c'est la femme, la femme qui fait extravaguer, mourir! Mais toi, pourquoi ici? que fais-tu là? tu n'es pas elle! —Non, mais suis-moi... Il résiste; une force surnaturelle est donnée à cette jeune femme; elle l'entraîne sur les bords de la Seine; puis, pâle, égarée, puissante de douleur, irrésistible de beauté, elle le fascine à son tour. —Sois homme! reste, et tais-toi! ne tremble point ainsi; écoute! Un jour j'ai été une fille heureuse, aimée, riche, entourée de tous les prestiges de la fortune; j'étais auprès d'une mère, une mère adorable; mon père étant mort, elle s'était remariée : je n'ai ja-

mais connu mon père. Celui qui l'avait remplacé me traitait comme un enfant chéri : il n'en avait pas ! il soigna mon enfance, prit plaisir à orner mon esprit et à me donner des talens ; mais ma mère devint une vieille femme, et moi une jeune fille ; et le malheureux... ! ho ! j'ai froid... ! il congut... Horrible ! horrible ! Je le menaçai de sa femme : il était Italien, jaloux, haineux, implacable ; un jour il m'entraîna de force !..... tu sais le reste. Je n'ai pas oublié tes bienfaits, ni ces jours d'enchantement que je t'ai dus ; mais puisque tu m'abandonnes, qu'une autre te touche, vois cette eau limpide qui réfléchit la lune et le ciel ! tu n'es pas un père, toi ! ton crime sera moindre : rends la pauvre inconnue à ce fleuve paisible, je ne te troublerai plus : va, tu m'as donné assez de bonheur pour ne pas me plaindre. Sois donc généreux, pitoyable : en grâce ma délivrance ! car sans ton amour comment veux-tu que je vive ? — Et elle s'était jetée dans ses bras, qu'elle forçait à se replier sur sa taille souple et légère. Cette femme si jeune, échevelée, sans couleur ; ce sein soulevé comme la vague orangeuse ; ces yeux bleus noyés de pleurs ; cette scène terrible, des souvenirs, des remords, déchiraient le malheureux Ernest : il fut un moment tenté de s'ensevelir avec cette infortunée dans le fleuve ; mais il la contempla si belle, que,

pressant de ses lèvres brûlantes des lèvres décolorées, il s'écria avec larmes : — Je suis un misérable ! va, si elle me plait, toi, je t'aime, je t'idolâtre ; je donnerais sa vie pour un des cheveux de ta tête. — Et il l'emporta presque évanouie dans sa chambre... Repose-toi, ma bien-aimée, je vais la congédier, et si je te quitte encore pour quelques instans, ce sera pour te revenir à jamais. Pardonne-moi, adieu, à ce soir !.....

Elle ne l'entendit point : ayant repris ses sens, elle ne le vit plus et se crut abandonnée ; la rage la saisit : Me laisser mourante ! quelle dureté ! Eh bien ! je le suivrai, je m'attacherai à tous ses pas... — Et, comme une biche effrayée, elle s'est précipitée dans des chemins inconnus pour elle ; à un petit village, elle demande la route de Paris ; on la lui enseigne ; elle reprend sa course, rien ne l'arrête ; seulement elle choisit les lieux les moins fréquentés, car son extérieur, ses vêtemens, son désordre, sa marche rapide, étonnent ceux qu'elle rencontre ; enfin, elle arrive à Paris, le traverse sans crainte ; elle sait l'adresse d'Ernest, et se rend à sa maison, demande s'il est chez lui. — Il sort à l'instant, dit un laquais étonné de voir cette belle personne si émue, si tremblante. — Où est-il allé ? il faut que je lui parle. — Mais pas loin d'ici, tout à côté... Elle n'en entend pas davantage ; elle court dans

la rue, l'aperçoit; mais avant qu'elle ait pu le joindre, la porte d'un vaste hôtel s'est refermée sur lui; elle s'informe qui l'habite. — C'est une Italienne, lui dit-on. — Merci : c'est elle, oui! c'est elle; allons lui demander mon protecteur, mon bien, mon seul appui; elle n'en a pas besoin, elle; qu'elle me le rende! — Et sa main a saisi le marteau; mais je ne sais quelle timidité invincible fait retomber cette main : elle hésite, s'éloigne, revient, hésite encore; son courage semble l'abandonner, ses genoux fléchissent, sa vue s'égare. Un homme enveloppé d'un manteau la suit depuis quelques instans, sa figure est étrangère, son aspect est sinistre, ses regards inquiets et sombres, Dieu!..... Ernest sort de l'hôtel; mais qu'est-il donc arrivé? quels cris! d'où vient ce tumulte? — Monsieur, c'est affreux! une femme vient d'être assassinée, le meurtrier s'est enfui... Il s'avance, regarde cette femme assassinée, sanglante, morte..... C'était elle!... La police vint; elle vit auprès d'un cadavre un jeune homme qui faisait mille extravagances. A qui donc appartient cette femme? — A personne! répondit le fou, avec un grand éclat de rire; et il disparut. — Si elle n'est à personne, dit l'officier de police, qu'on la mène à la Morgue!...

M^{me} DU TILLET.



L'HÔTEL DIESBACH,

. OU

LES POLONAIS A PARIS.

(1796.)



Je vais combattre pour que tous aient
au ciel un Dieu, et une patrie sur la terre.
LA MENNAIS. *Paroles d'un Croyant.*

Il se peut que vous ayez vu, dans le faubourg Saint-Honoré, un hôtel, aujourd'hui sans doute restauré et distribué par étages, avec